

Le 9e Lux Film Fest...en deux belles trouvailles

Guilhem Caillard

Number 319, June 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91591ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caillard, G. (2019). Le 9e Lux Film Fest...en deux belles trouvailles. *Séquences : la revue de cinéma*, (319), 36–37.



Le 9^e Lux Film Fest

...en deux belles trouvailles **GUILHEM CAILLARD**

— *California Dreaming*

© Fabrizio Maltese/Samsa Film/Joli Rideau Media/ Melusine Productions

LA PLUS IMPORTANTE manifestation cinématographique du Luxembourg a fêté cet hiver son 9^e anniversaire avec une sélection de 200 œuvres et un riche pan consacré à la réalité virtuelle. Onze jours festifs ayant mêlé projections, évènements et rencontres professionnelles. Côté compétition, c'est le film britannique *Ray & Liz* de Richard Billingham qui a remporté la plus haute distinction. Suivant la déchéance d'une famille marquée par l'alcoolisme et la pauvreté, ce récit déroutant renouève avec originalité le thème des laissés-pour-compte du thatchérisme. Pour ce qui est des documentaires, le prix du meilleur film est revenu à *Selfie* de l'Italien Agostino Ferrente dans lequel deux adolescents napolitains filment leur quotidien à l'aide de téléphones intelligents. Un récit touchant sur l'amitié. Mais c'est le volet «Made in / with Luxembourg» consacré aux productions locales qui a retenu notre attention. Une rare occasion de prendre le pouls de la création luxembourgeoise contemporaine et d'entrevoir l'étendue de ses talents. Deux documentaires sont particulièrement sortis du lot.

TRAVERSÉE DU DÉSERT

Le photographe Fabrizio Maltese, connu pour ses portraits de stars influentes (Isabelle Huppert, Nicolas Cage, Quentin Tarantino, Uma Thurman, John Travolta), vient de réaliser son troisième long métrage documentaire. Son premier opus s'intitule *Twenty-Five Palms* (2015), sur le 25^e anniversaire du Palm Springs International Film Festival. Puis, *50 Days in the Desert* (2016), suit le cinéaste belge Joachim Lafosse lors du tournage de *Les chevaliers blancs* aux alentours d'Erfoud au Maroc, non loin de la frontière

algérienne. Et, maintenant, *California Dreaming* qui confirme la fascination de Fabrizio Maltese envers les étendues désertiques. En 2016, le cinéaste entend pour la première fois parler de la bourgade méconnue de California City. Il se rend sur place dans la perspective de prendre quelques photos. Mais ce qu'il découvre alors le subjugue et le pousse à aller plus loin: il commence à filmer, d'abord seul puis avec une équipe réduite sur près de trois ans. Ensuite, l'influent producteur luxembourgeois Claude Waringo de Samsa Film (*La régates, Melody, Tel Aviv on Fire, Superjhem Retörns*), s'associe au projet.

Plantée au cœur du désert de Mojave, California City est la troisième ville la plus étendue de Californie (53 000 ha). Il est difficile de réaliser à quel point les lieux sont vastes. D'autant plus que l'agglomération n'existe pas vraiment. En tout cas pas comme l'imaginait l'idéaliste Nat Mendelsohn, développeur immobilier et sociologue, lorsqu'il achète des terrains en 1958 et fait tracer de grandes avenues sur les étendues sablonneuses. Fabrizio Maltese tente d'embrasser ces lieux infinis ponctués par des parcelles jamais habitées. Il accumule les plans aériens filmés à l'aide d'un drone: la caméra balaye l'espace jusqu'à imaginer ce qu'il aurait pu devenir si tout s'était déroulé comme prévu. Intégrées au récit, de brèves reconstitutions en animation recomposent la ville tentaculaire d'après les plans originaux: immenses parcs, routes et maisons; de quoi faire rougir Hollywood. Subjugué, le spectateur se laisse emporter par la poésie de ce montage qui va même jusqu'à reconstituer la silhouette crépusculaire de Mendelsohn, sans que jamais les contours de son visage apparaissent clairement. Il faut à ce niveau

saluer le travail exceptionnel réalisé par le studio Melusine Productions.

Aujourd'hui peuplée de 14 000 âmes, California City est une «anti-Palm Springs» frappée par les crises successives et oubliée du monde. La précarité de ses habitants incarne les déconvenues du rêve américain. Jean-Paul Leblanc, un immigré québécois arrivé il y a cinquante ans, l'affirme dès les premiers instants de son apparition à l'écran: «*There is no American dream unless you know people*». Ce témoin est la grande trouvaille de Maltese qui l'approche avec déférence et parcimonie. Leblanc et son épouse vivent leur retraite dans une grande précarité. Avec la mairesse de la ville, le propriétaire homosexuel d'un restaurant thaï en quête de jours meilleurs et quelques autres, ils évoquent leurs difficultés et forment une communauté solidaire comme il en existe si peu.

Pour lever les barrières entre celui qui raconte et cette pléiade d'âmes perdues, tout est filmé avec un iPhone 8. Fabrizio Maltese use de quelques effets de style (mode écran divisé, accélérés) et laisse volontiers apparaître sa silhouette dans le reflet des lunettes de soleil de ses personnages. Le cadre fait furtivement entrevoir l'équipement de tournage lors de saynètes où les habitants de California City sont interrogés sous une tente recréant les studios de photographie si familiers de Maltese, avec pour fond le décor réel du désert. Ces jeux de mise en scène ponctuent avec parcimonie le récit de *California Dreaming*. Ce sont de véritables regains d'énergie, comme les témoignages de ces adolescents qui rêvent d'avenir. Ou encore les adultes qui veulent coûte que coûte améliorer la vie de la communauté.

Car en somme rien n'est perdu. C'est le postulat du film et son véritable sujet: un rêve américain qui demeure une force motrice. On se plaît alors à imaginer que les plans de la ville de Mendelsohn finiront par réellement prendre chair. *California Dreaming* trouble le spectateur, car sa trame est à la fois naturelle et sensible, sans jamais imposer la moindre lecture. Indéniablement, Fabrizio Maltese confirme son talent de documentariste, et nous rend très impatients de découvrir son projet de film en préparation: *Three Lakes*, à propos de trois lacs récemment asséchés et de l'impact qu'auront ces changements sur les communautés environnantes. Encore une nouvelle occasion pour le cinéaste italo-luxembourgeois d'approcher sous un angle différent ses thèmes favoris, soit l'absence et le vide.

COMBATTRE L'IMPUNITÉ

Depuis quelques mois, le mouvement #Zero-Impunity, qui dénonce l'impunité des auteurs d'abus sexuels dans les conflits armés, s'impose

avec force. Le documentaire qui en découle, réalisé par Nicolas Blies, Stéphane Hueber-Blies et Denis Lambert et présenté au 9^e Luxembourg City Film Festival, synthétise des mois de recherches dirigées par 12 journalistes d'investigation ayant réuni les témoignages de victimes d'abus sexuels, d'intervenants sociaux et d'humanitaires. Ce condensé de 90 minutes s'efforce de déconstruire les idées reçues en évitant tout ton didactique et moralisateur. D'emblée, on s'attache à faire le ménage parmi les définitions: le viol est une arme de guerre. Cette réalité doit être abordée non pas comme un dommage collatéral, indissociable de tout conflit armé, mais bien comme faisant partie d'un système organisé.

Zero Impunity cherche à révéler chacune des strates qui composent ce système et en explique les enjeux. Les violences généralisées auprès de prisonniers dans le but d'humilier, de punir et d'intimider, sont des tactiques aussi bien pratiquées des deux côtés du front ukrainien que dans les centres de détention américains d'Abu Ghraïb dont les clichés ont fait le tour du monde en 2003. Aussi, les violences sexuelles sont introduites par les contingents de maintien de la paix: l'ONU évite le problème et mène des enquêtes de façade laissant les crimes impunis. L'affaire des accusations de viols d'enfants par des militaires français en Centrafrique s'est récemment soldée par un non-lieu. De quoi pousser les activistes du mouvement à organiser des actions nocturnes dénonçant les faits par des projections de témoignages muets sur les façades du Ministère de la Défense à Paris. Le documentaire fait de cette démarche un symbole: captés en Syrie, en Ukraine, en Afrique, les témoignages filmés sont ensuite projetés sur les immeubles de Paris, de Deraa, de Baltimore, sur les piliers de ponts et les devantures de magasins. Ces performances réalisées avec talent par Olivier Crouzel se fondent dans le mobilier urbain, quel que soit le contexte. Ainsi, les intervenants ne sont jamais directement interrogés face à la caméra, mais plutôt superposés à toutes les réalités, faisant du sujet un fléau universel dont chacun doit prendre conscience.

Mais le génie de *Zero Impunity* réside dans sa valse entre prises de vues réelles et animées. De nombreux intervenants sont ainsi reconstitués en animation. Voilà qui concrétise des sévices jusqu'à présent flous; les victimes et leurs proches ont désormais un visage. Et tous réclament à l'unisson la fin de l'impunité. Non seulement ce documentaire essentiel répond à une urgence, mais il libère la parole avec force et originalité. ▲



— *Zero Impunity*
© a_Bahn

— Article réalisé pour *Séquences*, en collaboration avec *Cineuropa*.